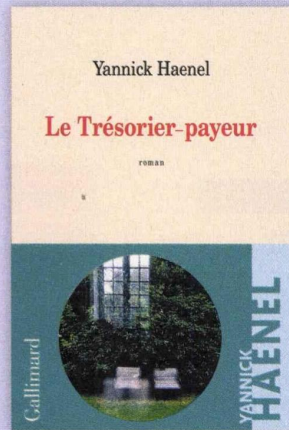
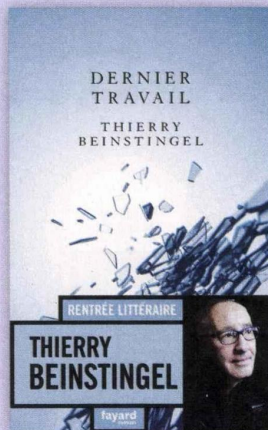


Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
 Périodicité : **Mensuelle**
 Audience : **665000**
 Sujet du média : **Economie-Services**



Edition : **Septembre 2022 P.86**
 Journalistes : **Nairi Nahapétian**
 Nombre de mots : **638**



LITTÉRATURE

Une rentrée très économique

Plusieurs romans de la rentrée littéraire ont choisi de traiter des thèmes économiques et sociaux. Dans des genres très différents, ils évoquent France Télécom, la Banque de France et la situation des intellos précaires aux Etats-Unis.

Difficile d'évoquer la rentrée littéraire de septembre 2022 sans parler d'économie. Plusieurs romanciers et romancières ont décidé de s'y intéresser et de raconter ainsi notre monde.

RECONSTRUCTION

Tout d'abord, il faut citer le nouveau roman de Thierry Beinstingel : *Dernier travail* (Fayard). L'auteur connaît bien son sujet, il est cadre dans les télécommunications et écrit depuis longtemps sur le monde du travail. Ainsi, *Retour aux mots sauvages* (Fayard, 2010), que nous avons déjà chroniqué, dépeignait avec sobriété un électricien taiseux, qui regardait ses mains blanchir avec regret sur un plateau téléphonique, tandis qu'une inquiétante vague de suicides secouait son entreprise. On reconnaissait France Télécom, également au cœur de *Dernier travail*. Des dirigeants de l'entreprise où travaille Vincent comme DRH doivent affronter un procès. Et un personnage central du roman est Bernard,

qui a mis fin à ses jours dans son bureau. Or, Vincent favorise l'embauche d'Eve, la fille de Bernard, dans une agence locale. Celle-ci n'a pas l'intention de se venger. Au contraire, elle fait tout pour s'intégrer. Et c'est Vincent qui mène l'enquête sur la mort de Bernard, dont le frère, Francis, est encore obsédé par ce qui s'est passé.

A partir de là, *Dernier travail* apparaît comme un roman de la reconstruction et de la réconciliation. Des efforts ont été faits, nous dit Thierry Beinstingel, même si à la question « dans mon travail, suis-je amené à faire des choses que je n'approuve pas sur le plan moral ? », Vincent, bientôt à la retraite, répond dix fois, cent fois « oui ». Et pourtant, il tente d'agir.

« PLACER L'ÉCONOMIE À LA BASE DE LA POÉSIE »

Yannick Haenel aborde de son côté l'économie par le portrait d'un banquier pas comme les autres dans *Le Trésorier-payeur* (Gallimard). Au début des années 1990, le jeune Bataille arrête ses études de

philosophie pour s'inscrire dans une école de commerce et décroche un poste dans la succursale de la Banque de France à Béthune. Pourquoi ce choix alors qu'il est anarchiste ? Tout au long du roman, le héros tente d'approcher par son métier le mystère du « feu invisible » et de percer « le coffre-fort métaphysique du monde ». Son projet est de « placer l'économie à la base de la poésie ». C'est flou, me direz-vous. Mais il réussit cette réconciliation entre économie et poésie, notamment en défendant les surendettés dont il est censé traiter les dossiers, allant même jusqu'à les accueillir chez lui. Son but est ainsi d'aider ces personnes à « sortir de la logique de la dette ». « Seul ce qui est gratuit nous sauve », explique Bataille, sorte de héros situationniste dont on suit les histoires d'amour successives.

JOURNAL INTIME

Enfin, dans *Avoir et se faire avoir* (Rivages), l'autrice américaine Eula Biss nous propose pour ainsi dire un journal intime où elle décrypte son quotidien à l'aune des théories économiques et des clivages de classes. Tout commence parce qu'elle devient propriétaire, elle qui est habituée à la précarité. Partant de là, elle structure sa réflexion autour de quatre parties : consommation, travail, investissement, comptes. Mais certains thèmes reviennent dans les différentes parties, comme le travail, l'art, le capitalisme... Un texte nourri de multiples références : Adam Smith, Eugene Fama, Max Weber, Virginia Woolf... Mais ce n'est pas tant l'analyse de ces auteurs qui fait l'intérêt du livre que ce qu'il nous donne à voir de la situation sociale des intellectuels et universitaires américains aujourd'hui.

■ Nairi Nahapétian

